

## LES ANNÉES LYCÉE

Comment en suis-je arrivé là, seul assis devant toi ? Pendant longtemps, j'ai cru pouvoir te faire confiance. Tu m'accompagnais partout dans mes soirées, me mettais à l'aise en société, me donnais un semblant de prestance, me rendais joyeux, me faisais rire, me redonnais confiance en moi, me remontais le moral... longtemps, tu as entretenu l'illusion que je te contrôlais, que je pouvais te maîtriser. Comme tu es fourbe, tu as attendu patiemment toutes ces années pour me montrer ton vrai visage, me faire voir qui menait la danse. Et j'en suis là, à me demander ce que je vais faire maintenant. J'en suis à te supplier dès le matin pour que le verre ne soit pas vide. Je suis au fond de l'abîme, je n'arrive plus à m'en extirper. Je suis là et las ce soir, devant ma dernière bouteille vide, devant le précipice dans lequel doucement je me suis laissé glisser.

Il n'en a pas toujours été ainsi, mes souvenirs ne sont plus si clairs qu'auparavant, mais je revois toutes ces années derrière moi. Ce jeune homme sorti tout fraîchement de l'enseignement secondaire avec son bac en poche. Je n'étais pas un élève brillant, plutôt de ceux qu'on met dans la catégorie des moyens. Je n'avais pas trop de difficultés à suivre, alors je me suis laissé aller doucement, sans faire trop de vagues, jusqu'à la fin de mes études.

Nous étions, à cette époque-là, une bonne équipe de copains. Les années insouciantes d'un bonheur si facile à conquérir.

Il y avait Fabien, taille moyenne, plutôt trapu, brun, au visage un peu rond et au tempérament bien trempé. Rien ne semblait l'impressionner. C'était un peu le leader de la bande, il ne nous imposait rien, mais son charisme naturel faisait que nous aimions bien nous reposer sur lui et le suivre. Il avait un bon bagou qui finissait toujours par nous convaincre.

Gaétan, châtain clair au visage assez fin et harmonieux, plutôt beau gosse. Il était assez sûr de lui dans tout ce qu'il faisait. J'aimais bien sa décontraction et sa simplicité. Rien ne lui semblait impossible.

Christophe était plutôt timide, ce n'était pas le genre à s'affirmer, il suivait. Il était de taille moyenne et assez frêle. Des cheveux raides, une coupe au bol qui lui donnait des airs de petit garçon qui n'était pas encore arrivé à pleine maturation.

Et moi, Marc, un mètre quatre-vingts, cheveux bruns, quelques traits de ressemblance avec Gaétan, mais l'assurance en moins. J'étais plutôt même anxieux avec toujours la crainte de mal faire, de faire le mauvais choix. Fabien me répétait souvent que dans la vie, le seul mauvais choix est celui d'être incapable de faire un choix.

Nous nous sommes tous liés d'amitié la première année au lycée, sauf avec Fabien. Lui, je l'ai connu au collège, c'était en quatrième. La prof d'anglais nous avait imposé d'être dans les premiers rangs pour éviter que nous nous laissions trop emporter par notre faible motivation à parler la langue de Shakespeare. En ce qui concerne l'apprentissage de la langue, cela avait eu peu d'effet, par contre, cette proximité nous a permis de faire connaissance et de poursuivre cette belle amitié toutes ces années et de nous retrouver dans le même lycée. Je me rappelle encore notre première rencontre. Tu venais d'arriver dans le collège et tu ne connaissais encore personne. À la récré, on tournait toujours dans le sens des

aiguilles d'une montre, comme pour aller dans le sens du temps et on discutait avec les potes. On parlait de tout et de rien, des filles bien sûr et des dernières conneries à faire, comme se défier et aller frapper au bureau des surveillants. Vastes entreprises, me direz-vous ! Mais elles nous ont valu quelques franches rigolades et aussi quelques heures de colle. À cette époque-là, je traînais souvent avec Sébastien, Franck et Lionel, puis, en te voyant seul perdu dans cette cour, on t'a demandé si tu voulais venir avec nous et depuis on ne se quitte plus.

Le reste de la bande s'est formé au lycée. Nous étions tous internes en seconde dans la même classe et le même dortoir. Un grand dortoir au troisième étage avec des boxes de huit lits. Deux rangées de quatre lits séparés par des armoires métalliques gris clair et de l'autre côté du couloir, la même pièce. Aucune cloison ne nous séparait de celle d'en face, ce qui donnait beaucoup de promiscuité à ce charmant endroit. Il y avait en tout dix boxes identiques sur tout l'étage. Autant dire que le lieu était peu propice à préserver l'intimité et le calme. J'avais le deuxième lit, avec Fabien à ma gauche et Christophe à ma droite. Au fond se trouvait Gaétan. Assez vite, le feeling est passé entre nous. Nous venions tous de familles de classe moyenne, ce qui explique peut-être cela ?

Les journées de classe étaient rythmées par les cours de maths, de français, d'anglais... mais la vraie vie commençait pour nous dans la cour, où les groupes se constituaient par affinités. On retrouvait ce qu'on appelait les bons moutons ; ceux qui se fondaient bien dans le moule. Plutôt des enfants de familles de bourgeois où les règles et l'ordre établi ne se discutaient pas.

Les chelous ; tout le contraire, ils passaient plus de temps à fumer des joints qu'à ouvrir un livre de cours. On ne les fréquentait guère ; on se méfiait des substances qu'ils fumaient ou qu'ils voulaient nous vendre. Leur territoire se fixait surtout à proximité des

toilettes, endroit qui pouvait se montrer très discret pour de multiples raisons.

On voyait aussi les frimeurs ; ils passaient beaucoup de temps à parler d'eux, à soigner leurs loques, beaucoup de narcissiques en plus d'être fils à papa. C'est sûr qu'ils se posaient beaucoup moins de questions que nous sur leur avenir. On était quand même un peu jaloux ; il y avait quelques jolies filles avec eux.

Il y avait aussi des groupes de filles. Les filles, je les considérais encore un peu, à cette époque-là, comme inaccessibles. Elles m'intimidaient, elles restaient encore très mystérieuses à mes yeux. Je les voyais encore comme des petites princesses qui ne prêtaient guère attention à un garçon comme moi. Elles formaient entre elles de nombreux groupes, comme celles qu'on appelait les « petites Barbie ». Elles passaient beaucoup de temps à prendre soin de leur look, de leur maquillage, de la couleur de leurs cheveux... elles m'épataient. Je me demandais comment elles faisaient pour être apprêtées tous les jours de la sorte, alors que moi, j'arrivais tout juste à me coiffer et me brosser les dents en me levant le matin.

Il y avait aussi tous ceux ou celles qu'on ne voyait pas, qu'on ignorait autant qu'ils nous ignoraient. Ils restaient dans les limites de leur territoire et nous dans le nôtre, comme deux mondes qui coexistent côte à côte sans jamais interférer.

Il y avait aussi ceux qui pensaient être beaucoup plus intelligents que nous tous ; les « bac S ». On leur avait tellement répété qu'ils étaient la future élite de notre pays, qu'ils en étaient eux-mêmes convaincus. Évidemment, on ne les voyait guère se mélanger aux autres. On ne sait jamais, des fois que l'intelligence se dissiperait au contact de la soi-disant médiocrité.

J'en oublie certainement beaucoup d'autres, et puis il y avait nous. Les insignifiants, on n'était ni brillants, ni totalement nuls, ni dans le système, ni en dehors. Juste un peu perdus dans ce lycée

que nous considérions comme notre prison, avec pour objectif de nous soustraire de son emprise aussi souvent que possible.

C'est dans cette ambiance que se sont déroulés mes trois ans de lycée et que j'ai commencé à faire ta connaissance.

Tous les mercredis après-midi, nous avions quartier libre de quatorze à dix-sept heures et pouvions disposer de ce temps comme bon nous semblait. Certains en profitaient pour travailler, réviser, faire du sport ou sortir en ville. Nous faisons partie de la dernière catégorie. On attendait longtemps ce moment-là ; disposer de cet après-midi libre pour fuir l'enceinte du lycée. Nous allions souvent dans notre café ; chez Claudine. Là, on jouait au flipper, au baby-foot, parfois on insérait une pièce dans le juke-box. Fabien mettait souvent Wham ; un groupe de pop anglais qui cartonnait dans les années 1980. Après d'interminables parties de baby-foot, durant lesquelles la tension était parfois à son comble, surtout quand arrivait la fin des rencontres. Tous les coups étaient permis, surtout pour Fabien, mauvais joueur, qui ne se privait pas de déconcentrer l'adversaire dès qu'il le pouvait et surtout quand il le fallait ! Il était très doué pour ça.

J'étais souvent avec Fabien, bien meilleur que moi. Lui, c'était un peu le tempérament de feu et moi plutôt l'eau, assez calme en apparence. Je cachais une forme de timidité et un manque cruel d'assurance en moi. Nous nous accordions ensuite de nombreux moments de pause. On refaisait le monde, on avait encore le droit de rêver. Fabien était intarissable si on venait à parler de politique. Il n'y avait que le socialisme qui trouvait grâce à ses yeux et gare aux gens de droite, affublés de toutes les perversités avec leur libéralisme. Il était aussi un écolo passionné qui s'alarmait sur la pollution, la surpopulation, les abus de la pêche industrielle et l'inutilité de ce qu'il appelait « l'élite de nos campagnes », c'est-à-dire nos

très chers chasseurs. Tous les bons arguments de Gaétan pour défendre la chasse n'y suffiront pas.

Au début de ces après-midi, tu n'étais pas présent, puis je ne sais plus comment cela s'est produit. Qui en a eu le premier l'idée ? Peu importe, de toute façon ça devait arriver un jour et tu t'es invité à notre table. Au début très discrètement, puis doucement, patiemment, toujours un peu plus présent. On commandait au début une bière, puis deux, et au fil de l'année, on a fini par commander chacun sa tournée. L'alcool est devenu alors incontournable. On se sentait plus détendus, à l'aise dans les discussions, qui devenaient plus passionnées. Les rires résonnaient, l'ambiance devenait plus chaleureuse. J'avais cette impression d'être porté par un élan de bien-être où tout devenait plus fluide, à condition de ne pas en abuser. Mais où se situe cette limite ? À cet âge-là, bien sûr que je ne la connaissais pas, j'avais encore un long chemin à faire avec toi pour le découvrir.

Ces trois années au lycée paraissaient à ce moment-là interminables et me semblent maintenant être passées à une vitesse folle. Nous étions déjà en terminale. Un mercredi après-midi, presque comme un autre, toujours dans notre bistrot, on a fait la connaissance de Nathalie et de sa meilleure copine. On les avait déjà repérées la semaine précédente, sans que quiconque ose les accoster. Après quelques échanges du regard qui en disent long et quelques sourires furtifs, Gaétan et Fabien sont allés les aborder à leur table, puis les ont fait venir à la nôtre.

Nathalie était une jeune femme pétillante, toujours souriante avec un visage en forme de cœur, des cheveux bruns, longs et ondulés. Des yeux noisette d'un brun profond, la peau légèrement mate, qui me laissait penser qu'elle avait des origines méditerranéennes.

Gaétan a tout de suite craqué, comme Fabien d'ailleurs. Mais il n'y a pas eu match. Nathalie a tout de suite été attirée par Gaétan et ils n'ont pas tardé à être inséparables. Fabien s'en est bien rendu compte et, curieusement, il a vite cédé et a préféré jeter son dévolu sur la bonne copine, Céline. Une petite brune au caractère bien forgé. Fabien avait trouvé à qui parler. Elle avait un visage légèrement rond, des cheveux ébouriffés à la garçonne qui lui allaient très bien. Comme elles n'étaient pas du même lycée que nous, elles venaient nous retrouver ici tous les mercredis. Nathalie était en deuxième année BEP de coiffure, Céline en deuxième année BEP sanitaire et social.

Nous arrivions presque à la fin de l'année, on était en février, un beau mercredi, elles sont venues avec une de leurs nouvelles amies, Laurence. Comment oublier ce jour, elle était magnifique, j'ai tout de suite eu le coup de foudre. Elle devait faire un mètre soixante-dix, cheveux blond cendré naturel, longs, une silhouette fine, avec des yeux bleu clair à vous transpercer le cœur. Pour moi, c'était déjà fait. J'étais tellement intimidé que je n'ai même pas osé lui adresser la parole. Heureusement pour moi, Christophe était encore plus timide. Toute la semaine, Fabien et Gaétan ne se sont pas privés de nous railler sur notre incapacité à assurer. Entendez par là, ne pas être capable d'être un homme.

Le mercredi d'après, nous étions fidèles au poste au moins une heure avant les filles, ça nous permettait en leur absence de boire quelques bières et de faire quelques parties de baby-foot. Ce jour-là, pour me donner du courage, j'en ai pris une de plus. J'avais l'impression de me sentir mieux, que ça m'aiderait à être plus sûr de moi. Je crois que c'est peut-être ce jour-là que j'ai imaginé que l'alcool pouvait m'aider à gérer mon stress, comme un ami fidèle qui peut me soutenir en cas de besoin. Toujours est-il, que ce jour-là, j'ai osé lui parler et on a fait connaissance. Je lui ai demandé ce

qu'elle faisait et ce qu'elle voulait faire plus tard. Elle était comme Céline, en BEP sanitaire et social et se voyait bien l'année prochaine faire une formation pour préparer le concours d'infirmière.

Moi, je n'étais pas encore très décidé. Faire un BTS commerce ? L'objectif était avant tout d'avoir le bac. À ma grande surprise, elle s'intéressait aussi à moi, elle appréciait mon côté un peu introverti, qui me donnait, disait-elle, un air mystérieux. Le brun ténébreux semblait être à la mode à cette époque-là. Moi, au contraire, j'aurais aimé être un peu plus extraverti, j'avais toujours l'impression d'être sous tension, de devoir lutter contre moi-même pour me sentir à l'aise.

Quand on s'est quittés, elle m'a longuement souri, on s'est fait la bise avec la promesse de se revoir la semaine d'après. J'étais aux anges, jamais je n'aurais imaginé intéresser une fille comme elle. Ce n'était pas ma première petite amie, mais les autres ne m'avaient pas mis dans un tel état d'ébullition. Pendant deux nuits, je n'ai fait que penser à elle, je ne voyais que son visage qui me souriait. Ou plutôt le contraire, enfin bref, peu importe, vous m'avez bien compris.

La semaine d'après, on s'est retrouvés comme convenu au café avec toute la bande et en plus une copine de Laurence. C'était bien, ça permettait à Christophe de ne pas être seul, sous réserve qu'ils se plaisent. Pendant ces après-midi-là, on pouvait parler des heures, de tout et de rien à la fois ; de musique, des petites anecdotes du lycée, de l'actualité en général, comme le meurtre récent de cet ingénieur par Action directe. Fabien et Céline pensaient que c'était un dommage collatéral et que la grande responsable de tout cela était notre politique mondialiste trop libérale. La discussion était bien animée ; Laurence était absolument contre toute forme de violence. Rien à ses yeux ne pouvait justifier un assassinat. J'étais bien

de son avis, mais j'avais beaucoup moins d'aisance et d'arguments qu'elle pour l'exprimer. Christophe, à mon grand étonnement, faisait connaissance avec Christine. Elle était de taille et corpulence moyennes, cheveux bruns mi-longs, avec une frange qui retombait mi-front sur son visage très fin et ovale. Elle était plutôt jolie et sous son air réservé moins timide que Christophe. Elle préparait un BEP comptabilité. Je trouvais qu'ils allaient bien ensemble ; ils étaient tous les deux très discrets et attachants. J'espérais, on espérait, qu'ils sortent ensemble. Une heure avant de rentrer au lycée, je me suis éclipsé avec Laurence. On est allés marcher un peu en ville. Bien sûr, on a eu droit à toutes sortes de commentaires : « Bande de lâcheurs, ne vous perdez pas en route, ne nous faites pas un gosse... » Pour la première fois, je me retrouvais seul avec elle. Je me sentais bien, comme délesté de toutes mes incertitudes, de ma timidité. Je ne sais pas si les trois ou quatre bières bues avant y étaient pour quelque chose, mais je présume que oui. Nous avons marché en ville et après un long moment d'hésitation, je me suis enfin décidé à lui prendre la main. Elle dégageait une chaleur agréable, elle avait une peau très douce qui m'invitait à la caresser, mais ce moment-là n'était pas encore venu. Cet après-midi-là, il faisait encore un peu frais, mais le soleil était au rendez-vous. Après avoir un peu flâné au centre-ville, on s'est assis sur un banc le long d'une petite rivière qui traverse la ville. On a beaucoup parlé et on s'est raconté nos vies. Ses parents vivaient dans un village voisin, son père travaillait dans l'horlogerie, sa mère comme aide-soignante dans une clinique. Elle était l'aînée d'un frère et d'une sœur. Je lui ai dit que pour ma part, mes parents s'étaient séparés une dizaine d'années plus tôt et que je vivais avec ma petite sœur chez ma mère. En ce qui concerne mon père, il était parti vivre en Alsace avec sa nouvelle copine et, depuis deux ans, nous n'avions que très peu de nouvelles. Il semblait que nous ne faisons plus par-

tie de ses priorités. Dans les débuts de leur séparation, mon père nous prenait de temps en temps chez lui, puis assez rapidement, les visites se sont espacées, pour s'arrêter. Il semblerait que sa compagne ne supportait pas très bien qu'il puisse avoir des enfants. C'est ce que j'ai compris un soir en surprenant une conversation téléphonique entre maman et mon père.

J'avais déjà très mal accepté qu'il puisse quitter maman, mais ce soir-là, cela a été la fin de ma relation avec lui. La trahison de trop ! Comment pouvait-il accepter d'abandonner ses enfants ? Je crois que cette cicatrice ne s'est jamais refermée, mais je le comprends seulement maintenant. Elle était désolée pour moi, j'appréciais autant sa beauté que son altruisme. Au fur et à mesure de la conversation, on s'est rapprochés, elle était en face de moi. Je n'arrivais plus à décrocher mon regard de ses grands yeux bleus. Je voulais y plonger, m'y noyer pour le restant de mes jours. Avant de nous quitter, j'ai enfin eu le courage ou c'est peut-être elle ? Bon, on ne va pas en faire un débat ; on s'est embrassés. Elle avait des lèvres fines, aussi douces qu'un fruit mûr aux parfums de printemps qui laissait envisager un bel été. On s'est quittés non sans un énorme pincement au cœur, en se promettant de s'écrire et bien sûr, de se revoir le mercredi d'après. C'était acté, on sortait ensemble. Je n'en revenais toujours pas !

Je n'avais aucun moyen de locomotion, tout comme elle, et la distance séparant nos domiciles ne nous permettait pas de nous voir en dehors de ce jour. En tout cas pour le moment. J'étais en train de passer mon code et je m'étais inscrit à des leçons de conduite. J'attendais avec impatience ma première leçon et d'autant plus maintenant.

À peine l'avais-je quittée, qu'elle me manquait déjà. On s'était promis de s'écrire et c'est ce que j'ai fait chaque jour. En cours, il fallait redoubler d'efforts, les examens approchaient dangereuse-

ment. Début juin arriverait vite. Effectivement, les semaines se sont enchaînées très rapidement. Malgré le stress de cette fin d'année et l'approche du bac, nous étions heureux. En étions-nous conscients ? Même Christophe avait réussi à sortir avec Christine ou plutôt le contraire dans ce que j'ai cru comprendre. Elle avait dû prendre les choses en main pour le décoincer un peu et j'en étais heureux pour lui. C'était vraiment un chic type, toujours de bonne humeur, ne contrariant et ne critiquant jamais personne. Ce qui m'étonnait, c'est qu'il voulait aller dans une école de sous-officiers. Je ne le voyais pas du tout militaire, j'espérais seulement qu'ils n'allaient pas trop nous le changer.

Dans la vie de notre petite bande, les mercredis s'étaient succédé au rythme de nos amours, de nos rigolades, mais aussi parfois de nos petites querelles. Pour la première fois, l'ambiance allait devenir morose ce mercredi de fin avril. Fabien s'était violemment disputé avec Céline ; on se doutait bien que cela pouvait arriver avec deux caractères de feu comme les leurs ! Ce n'était pas la première fois, mais cette fois-ci, cela semblait plus sérieux. Dans la semaine, l'inévitable s'est produit, ils ont fini par se séparer. Je crois qu'elle avait trouvé quelqu'un d'autre dans son lycée. Fabien ne voulait rien dire, ne rien laisser paraître, mais on sentait bien qu'il vivait mal la situation, qu'il souffrait en silence.

Je crois bien que c'est à partir de là que tu as commencé à t'inviter plus régulièrement dans notre groupe et dans ma vie. Fabien un soir était parti acheter une bouteille de whisky et l'a ramenée au dortoir. Il a mis ça sur le compte de vouloir fêter la fin d'année scolaire qui approchait, mais je savais bien que sa rupture n'était pas étrangère à cela. On a attendu l'extinction des lumières et, discrètement, on est allés dans les toilettes où nous avons commencé à faire tourner la bouteille. J'étais un peu réticent, puis je me suis vite laissé convaincre par Fabien. Je ne pouvais pas lui refuser ça ! Au

début, les quantités étaient assez faibles, puis progressivement, on a commencé à faire des jeux pour se mettre au défi, dépasser nos limites, prouver qu'on était des hommes. Comment pouvais-je savoir où tout ça me conduirait ? Dire non parfois est la plus belle preuve d'affirmation pour devenir un homme, mais j'étais loin d'en être un ! Cet épisode est vite devenu un rituel. Tous les derniers soirs d'internat, nous nous arrangions pour amener une bouteille de whisky. En général, c'est Fabien qui se débrouillait pour l'apporter. Malgré ma prudence du départ, j'ai suivi et j'y ai pris rapidement du plaisir. Nous n'étions qu'une bande d'ados qui voulaient braver les interdits et s'amuser. C'est vrai qu'on finissait par bien rire, surtout en voyant Christophe qui supportait moins bien l'alcool que nous. Lui d'habitude si discret, sous l'effet de l'alcool se lâchait et parlait beaucoup. Parfois de façon indiscrete au sujet de sa famille, comme le fait que chez lui, c'était surtout maman qui portait le pantalon. Il se demandait même si elle n'avait pas un amant. Il s'étonnait parfois en l'absence de son père de la voir s'éclipser discrètement pour téléphoner ou recevoir un appel. Avec qui ? Il n'avait jamais osé l'épier. Nous, comme de bons abrutis, ne nous gênions pas pour lui dire que ça ne faisait aucun doute. Je revois ce fameux soir, où il s'est mis à vomir tel un geyser qui brutalement crache son eau, sauf que lui, c'était son repas du soir. J'ai failli avec Gaétan en être aspergé. Il a fallu qu'on nettoie avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec du papier toilette, pour laisser le lieu aussi propre que possible. Cela avait dû être fait correctement, puisqu'on n'a jamais entendu la moindre remarque du surveillant. Si cela avait été le cas, nos petites soirées auraient vite été compromises et peut-être aurait-il mieux valu qu'il en soit ainsi et tout stopper. Pour autant, même aujourd'hui, je ne suis pas convaincu que cela aurait changé quoi que ce soit.

Les mercredis de mai n'avaient plus tout à fait la même saveur. On allait toujours à notre café, mais Fabien trouvait maintenant toujours un bon prétexte pour partir bien avant l'arrivée des filles. Je pense qu'il ruminait son amertume et le fait de nous voir tous en couple était pour le moment trop difficile à supporter pour lui. Il était trop fier pour en parler et moi bien trop égoïste pour le soutenir, tout content que j'étais de profiter de mon bonheur.

Laurence était chaque jour plus belle. J'étais follement amoureux et j'espérais fortement qu'elle le soit tout autant. Mon manque de confiance me laissait imaginer qu'elle pouvait trouver quelqu'un de mieux que moi. Jolie comme elle était, elle ne devait pas manquer de sollicitations. Pourtant, je voyais bien lorsqu'elle me regardait que ses yeux pétillaient de bonheur. Son sourire irradiait même les jours de pluie, sa façon de me parler avec sa voix douce me mettait en valeur, en confiance. Elle m'assurait qu'elle ne voyait que moi, qu'il n'y aurait que moi, aussi longtemps que l'on resterait honnête l'un envers l'autre. Pour elle, le plus important dans un couple était la confiance, la complicité et tant que ces deux critères seraient respectés, il n'y aurait aucun problème entre nous. J'aurais peut-être déjà dû lui dire que depuis quelque temps déjà, pour faire la fête avec les copains mais aussi parfois seul chez moi, pour me détendre, enlever le stress des examens, calmer ma colère après une énième dispute au téléphone avec mon père..., qu'un nouvel ami s'installait dans ma vie, comme une ombre qui commençait à se dessiner. Elle était encore très furtive mais doucement, elle prenait forme et commençait à être de plus en plus présente.

Ce premier mercredi de début juin était le dernier avant les examens. Je n'avais pas pu voir Laurence, elle était en pleines révisions et ne pouvait pas se libérer. J'étais contrarié, j'avais tellement envie de la voir, de la serrer contre moi, de l'embrasser. Gaétan était parti avec Nathalie et Christophe révisait ses maths. Au café ce jour-là, il

n'y avait que moi et mon ami Fabien. On a picolé une bonne partie de l'après-midi, à se remémorer nos anecdotes de ces trois années passées et cette fameuse soirée où on avait fait le mur pour aller au cinéma. À notre retour, il était convenu que Christophe ou Gaétan viennent nous ouvrir la porte d'entrée du dortoir, mais rien ne se passa comme on l'avait prévu. À la fin de la séance, la porte d'entrée était désespérément fermée. Alors Fabien, sans réfléchir, a essayé de monter sur le chéneau qui longeait notre chambre. Celui-ci n'a pas tardé à donner des signes de faiblesse et s'est vite déboîté. Heureusement qu'il n'était pas monté très haut, je dirais pas plus de deux mètres et qu'il est tombé sans aucun petit bobo. Finalement, on s'est entêtés à envoyer des petits cailloux dans la fenêtre de notre box et Christophe, au bout d'une dizaine de minutes, a fini par entendre et venir nous ouvrir. La fois d'après par contre, cela ne s'est pas passé de la même façon. Ce jour-là, alors que nous avions fait le mur, on ne sait toujours pas pourquoi, le conseiller d'éducation et les surveillants ont fait l'appel et, bien sûr, nous étions absents. Le comité d'accueil nous attendait à notre retour et le lendemain matin, la sanction de sept jours de renvoi tomba. Plutôt que de prendre ça comme une punition, on a bien apprécié cette semaine de vacances supplémentaires. On en a profité, sous prétexte de faire nos devoirs ensemble, pour se balader, faire des parties de baby où pour une des rares fois je l'ai battu, oui vous m'avez bien entendu et ça il ne l'a pas très bien apprécié. Rapidement, il a pris sa revanche et je ne me souviens pas de l'avoir battu par la suite.

Après plusieurs verres de whisky, il a fini par se confier et me dire que sa rupture était dure et que malgré ses tentatives de réconciliation, elle ne voulait pas le revoir. C'est la première fois que je le voyais capituler. Au fil des verres, on s'est ensuite interrogés sur notre avenir. Fabien était passionné de photographie et voulait

s'orienter vers une école à Nancy. Moi, sans grande conviction, j'avais fini par envoyer mon dossier à une école de commerce pour faire un BTS. Je n'avais encore aucune idée précise de ce que je voulais faire. Peut-être conseiller dans une banque, une compagnie d'assurance ? Je verrais bien par la suite. L'avantage, c'est que je pouvais aller à Besançon, la ville où Laurence voulait faire sa préparation au concours d'infirmière. Cette perspective nous plaisait bien. On voulait prendre un appartement ensemble. Elle en avait déjà parlé à ses parents, moi à ma mère. Cela ne posait pas de problème, en dehors de la contrainte qui n'en était pas une, d'ailleurs, de devoir rencontrer ses parents et présenter Laurence à maman. Fabien était heureux pour moi et souhaitait que ça se réalise. Je sentais chez lui la sincérité de cet ami loyal, qui peut se nourrir de mon bonheur malgré son malheur. Il nous restait le plus dur à faire, réussir nos examens. Cela me motivait et me donnait du courage pour réviser. Dans le même temps, j'avais eu mon code et prenais mes premières leçons de conduite. Le début avait été un peu laborieux, mais maintenant ça allait plutôt bien. Je me sentais de plus en plus à l'aise avec cette perspective de pouvoir ensuite être autonome et avoir le plaisir de voir Laurence tous les jours. Je ne pouvais pas avoir une meilleure motivation.

Le jour J arriva enfin, les épreuves du bac s'enchaînaient avec beaucoup de fébrilité et d'incertitude. Là se jouait le dernier acte de notre cursus scolaire du secondaire, enfin si nous l'avions. Trois semaines après, toute la bande s'est retrouvée une dernière fois chez *Claudine*, à l'exception bien sûr de Céline. Nous étions tous heureux d'avoir réussi notre examen. C'était en quelque sorte notre passeport pour notre avenir. Nous allions définitivement laisser une partie de notre histoire ici, la fin de notre adolescence. Même si l'ambiance restait festive, il n'en demeurait pas moins que nous étions aussi nostalgiques. On avait conscience que ce serait proba-

blement notre dernière journée tous ensemble. Christophe habitait la région de Montbéliard et il voulait intégrer une école de sous-officiers dans le Sud-Ouest. En ce qui concerne Christine, elle habitait ici, cette petite ville de Vesoul, d'environ 16 000 habitants et elle voulait poursuivre ses études en allant jusqu'au bac comptabilité et gestion. Cela me rendait triste pour eux, ils formaient un petit couple très sympa, mais ils n'iraient probablement pas plus loin ensemble, sauf s'ils changeaient de projet au dernier moment. Après tout, Christophe n'était pas sûr d'être pris à l'armée et elle pouvait décider de poursuivre ses études ailleurs. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Christophe ni de Christine d'ailleurs. Nous n'avions pas à cette époque-là les facilités de communication d'aujourd'hui. Imaginez-vous, vous les jeunes d'aujourd'hui, sans téléphone portable, sans Facebook, Instagram, etc. Il me semble avoir aperçu Christine dans Besançon il y a quelques années, mais le temps de m'approcher, elle avait déjà disparu dans la foule, telle une ombre qui semblait avoir surgi du passé.

Gaëtan projetait de travailler avec son père dans une petite entreprise d'électricité, à une quarantaine de kilomètres d'ici, non loin d'une petite ville nommée Gray. Il continuerait à voir Nathalie. Elle habitait non loin de chez lui, à peine vingt kilomètres. Ils étaient faits pour se rencontrer et faire leur vie ensemble. Je ne les ai jamais revus non plus. Je me demande s'ils se sont mariés, s'ils se sont séparés. Nathalie était encore indécise sur son avenir. Elle ne savait plus si elle voulait être coiffeuse. Elle en avait beaucoup parlé avec Laurence et s'interrogeait aussi pour passer le concours d'infirmière. J'aurais aimé cette perspective, cela nous aurait sûrement permis de rester en contact, mais Laurence ne l'a jamais vue en école d'infirmière sur Besançon. Peut-être est-elle partie sur Dijon ?